

Opération MÉMOIRE

Petites chroniques du temps passé

La plus vieille mention d'une commune est souvent celle de son église. Aussi est-ce assez naturel de consacrer un article à l'évocation du clocher de Goyrans, sans doute le monument le plus emblématique du village. Nous avons la chance de disposer d'une spécialiste en la personne de Geneviève Sendrail-Durand, qui est venue présenter quelques pages de l'histoire de Goyrans, le 19 décembre 2010, dans la salle du conseil municipal [1]. Madame Sendrail-Durand est la fille du professeur Marcel Sendrail (1900 – 1976), maire de Clermont-le-Fort durant 41 ans. L'équipe de MÉMOIRE fait volontiers appel à elle pour relater le début de l'histoire de notre clocher [2].

[1]. <http://www.ladepeche.fr/article/2010/12/19/973635-Goyrans-Genevieve-Sendrail-Durand-raconte-l-histoire-du-village.html>

[2]. la suite de l'histoire nous sera contée prochainement par Yves Biannic, principal acteur dans la reconstruction du clocher.

Le Clocher de Goyrans *(première partie)*

Les trois premiers clochers de Goyrans

Les clochers murs de notre région, qui se dressent, pour la plupart, sur le pignon ouest des églises, sont éminemment vulnérables : la foudre et le vent d'ouest sont une menace permanente. Dans mon étude sur les églises du canton de Castanet [1], j'ai des exemples de clochers effondrés, et cela parfois peu de temps après leur reconstruction, mais, en général, la catastrophe a été réparée et oubliée. Dans le cas de Goyrans, on n'a pas oublié la tempête du 20 décembre 1884 : l'inachèvement du clocher en a pendant un siècle rappelé le souvenir. Ce moignon de clocher restait comme le signe d'une fatalité, d'une malédiction. L'étude des archives permet néanmoins d'éclairer les circonstances de la catastrophe et d'imaginer le choc qu'elle représenta pour la population.

[1]. Le canton de Castanet Tolosan (Association de Recherche et d'Etude des Eglises et Chapelles de la Haute-Garonne – Empreinte Editions, Portet-sur-Garonne, 2009).

Une école transformée en presbytère

Goyrans n'a eu de curé en propre qu'entre 1853 et 1922. Sous l'Ancien Régime, la paroisse était annexe d'Auréville : le curé d'Auréville déléguait un vicaire ou bien se déplaçait lui-même. Mais il y avait souvent la guerre entre les deux paroisses. Après 1850, les Goyranais firent une pétition auprès de l'archevêque. Comme ils venaient de construire un bâtiment adossé à l'église officiellement pour servir d'école, ils décidèrent que ce bâtiment deviendrait le presbytère et ils utilisèrent cet argument pour obtenir de l'archevêque un curé résident. Mais bien que ce curé ait été réclamé avec beaucoup d'ardeur, les rapports maire / curé furent très vite mauvais.

Du côté de la commune, à une époque où le traitement des curés est inscrit dans le budget communal, la charge financière parut bien lourde. Il fallut vendre un petit communal pour acheter un lopin pour le jardin du curé. Il fallut installer un conseil de fabrique ; ce conseil, présidé par le curé, était parfois en conflit avec le maire.

Du côté des curés, ils se plaignent de leur logement. Le bâtiment construit pour être une école ne devait pas être confortable : cheminée défectueuse, absence de latrines, « promesses non tenues », disent les premiers desservants qui restent peu de temps. On trouve aux Archives diocésaines leurs lettres qui sont l'écho de leurs déceptions et qui renseignent sur les conflits. En 1862-1863, le curé Faure utilisa pour faire peindre l'église la somme que le maire, Raymond Malidat, destinait au carrelage du porche. (Du temps où on n'avait pas construit de mairie, les réunions du conseil municipal avaient lieu dans le porche). Le curé avait traité seul avec les ouvriers sans consulter le maire. Cette dispute s'envenima au point que le curé blâma en chaire la coiffure que portait à l'église la femme du maire. Le doyen de Castanet intervint, le curé dut présenter ses excuses.... En 1878, Célestin Mariaud fit percer une porte entre le presbytère et l'église, toujours sans l'avis du maire.

Un projet audacieux

En 1879, le curé est Jean-Louis Maillan. Deux ans après son arrivée, le conseil de fabrique lance une souscription pour reconstruire un clocher plus haut, avec des baies assez grandes pour qu'on puisse faire tourner la cloche refondue en 1842. Le dossier de cette affaire (ADHG : 4 V 25) montre un dessin du clocher primitif : c'était un clocher tel que ceux de Mervilla, Rebigue ou Vigoulet. Le premier étage a deux baies que surmonte un fronton triangulaire encadré de deux pinacles. (C'est celui qui est représenté dans le médaillon de l'église de Clermont). Le maçon pressenti, un certain Dubac, dit avoir sondé les murs qu'il juge assez épais (1,10 m) et suffisamment solides pour supporter la nouvelle maçonnerie. Il promet d'utiliser les meilleures briques foraines neuves tout en récupérant les matériaux de démolition du clocher primitif. Son devis s'élève à 600 francs. Or la souscription auprès des Goyranais a produit 602 francs. La fabrique est donc en mesure d'assumer elle-même le coût de la reconstruction. Le succès de la souscription apparaît comme une « une preuve manifeste que cette réparation est conforme au vœu de la population ». La possibilité de faire tourner les cloches améliorera « la puissance et la qualité du son » et donnera plus d'éclat aux cérémonies religieuses... Le conseil municipal, à qui on ne demande aucun financement, donne son autorisation. Au niveau de la préfecture, le conseil des bâtiments civils donne aussi son aval. Devant la générosité des paroissiens qui rend possible cette réalisation, tout le monde s'est incliné.

Le nouveau clocher dut être construit au printemps de 1882. Avec le fronton, il avait trois étages et cinq baies comme le clocher d'Auréville, lui-même reconstruit en 1862, et comme beaucoup de clochers du voisinage (Espanès, Auzeville, Frouzens...). Moins de deux ans plus tard, le matin du 20 décembre 1884, la violence du vent d'ouest le fait s'effondrer sur l'église. Les circonstances, la date et l'heure exacte de la catastrophe sont restées dans la mémoire du village. Après tant de belle unanimité, après la fierté d'avoir réussi sans aucune aide extérieure, un désastre si rapide dut apparaître comme un châtement du Ciel. Car ce n'était pas seulement le beau clocher neuf qui disparaissait, c'était toute l'église qui était en ruine : « Il ne reste que les quatre murs et encore ces derniers ont besoin d'être repris en plusieurs endroits ». Les aménagements des années précédentes, le mobilier, les peintures, tout était anéanti. Quant au curé qui avait inspiré la reconstruction, il n'est plus question de lui. Les offices furent célébrés dans une chambre du presbytère par un nouveau curé. Devant cette situation inacceptable, la municipalité dut intervenir.

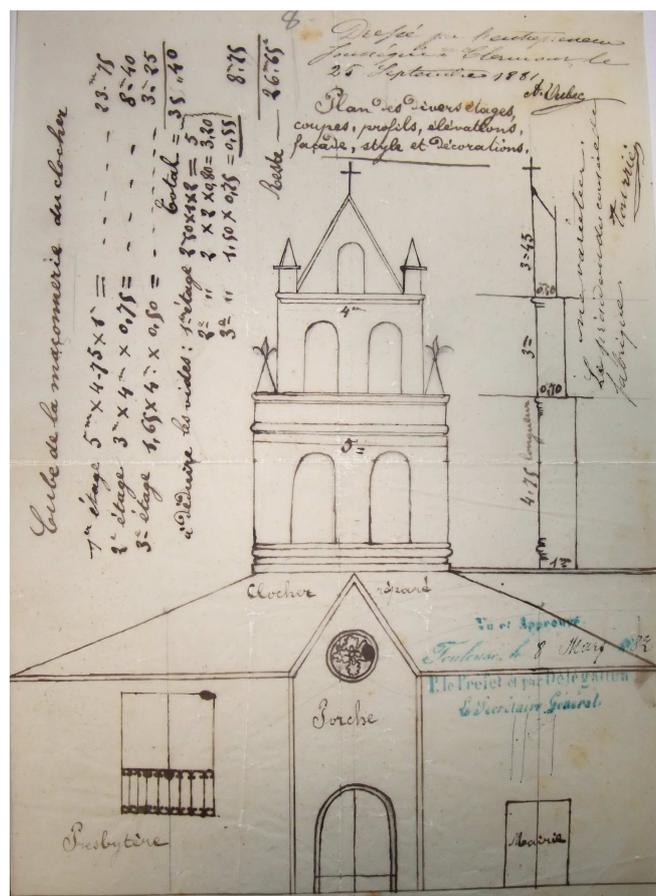
Le troisième clocher

Or depuis 1881, la municipalité était occupée par la construction de l'école : on avait hésité à choisir son emplacement et son plan. Le 28 décembre 1884, huit jours après la chute du clocher, eurent lieu à la fois l'adjudication pour l'école et la séance extraordinaire du Conseil municipal à propos de l'église.

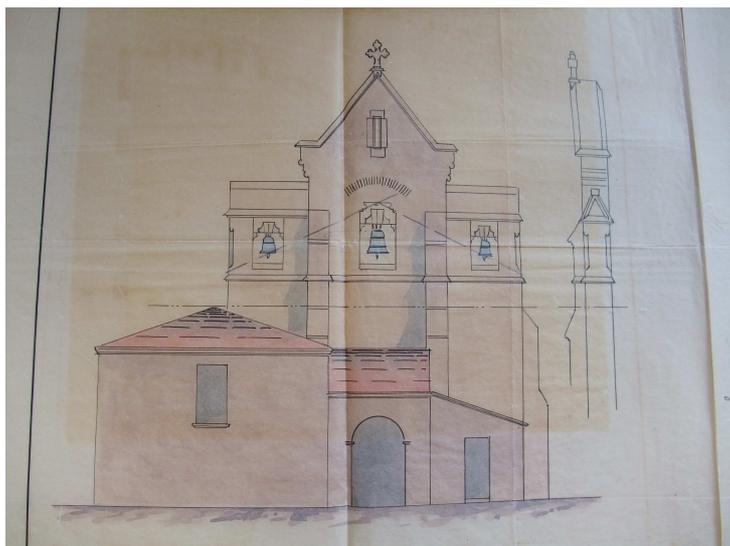
Pour sa remise en état, on s'adressa, cette fois, à un véritable architecte, celui qui avait fait les plans de l'école, Henri Camalet, qui présenta au printemps 1885 un plan et un devis s'élevant à 10.150 francs. La commune, qui avait emprunté 4.500 francs pour les travaux de l'école, dut recourir à d'autres modes de financement : aliénation d'une rente, vote d'une imposition supplémentaire, appel à subvention...

Le plan de l'architecte prévoyait d'ajouter, côté sud, une chapelle symétrique de celle qui existait côté nord. Il proposait un clocher comportant trois baies sur un niveau que surmontait un fronton. La commune décida de se limiter à l'essentiel. On renonça momentanément à la chapelle sud et, pour le clocher, on reconstruisit le premier étage sans le fronton.

J'observe qu'en 1896, on n'hésita pas à terminer le projet de l'architecte Camalet en construisant la chapelle sud mais on ne toucha pas au clocher. De même la restauration très importante des années soixante-dix ne chercha pas à le compléter, comme s'il fallait que cet inachèvement gardât la mémoire d'une entreprise maudite.



le clocher Dubac – 1884
Noter la mairie, située à droite du porche



le projet du clocher Camalet – 1885
Il ne sera jamais achevé